

pour en finir avec les clichés...

propos recueillis par sylvie de nussac, *le monde* - décembre 1991.

Dominique Bagouet présente, du 3 au 7 décembre, au Théâtre de la Ville, *necesito*, créé cet été à Avignon. Il est le seul chorégraphe français d'un programme qui accueille deux anglais, Michael Clark et Stéphane Petronio, un allemand, Gerard Bohner, et fait – c'est une tradition – la part belle aux chorégraphes américains, à des techniques que Dominique Bagouet a pratiquées, étudiées, analysées.

journaliste : on entend souvent citer l'énergie comme une qualité typiquement américaine...

dominique bagouet : c'est typiquement une idée reçue. Ce n'est pas ce trait qui me frappe le plus chez les Américains. Il y a peut-être chez eux un certain manque de scrupules – au meilleur sens du terme, - un certain « déblocage », qui peuvent amener à une certaine énergie. Mais ce cliché risque de masquer des apports autrement importants : la qualité de l'écriture, le rapport au public. Ce rapport n'est plus frontal comme dans le ballet classique : on ne démontre pas, on est dans un événement chorégraphique. On se risque – et j'aime le risque – à montrer l'état des choses, ce qui permet d'aller plus loin dans leur épaisseur. Par ailleurs, l'énergie ne manque ni à la danse classique (mais son propos est différent), ni à certaines danses traditionnelles : celles du Burkina-Faso, que présentait le dernier Festival de Montpellier, sont sans doute ce que j'ai vu de plus énergique au monde !

journaliste : qu'est-ce qui vous frappe le plus chez les américains ?

dominique bagouet : chez ceux qui m'ont séduit, c'est l'affirmation de la danse à part entière, sa totale indépendance vis-à-vis de la musique et de la narration. Le costume lui-même reste très secondaire : il y a la danse et elle seule. De ce point de vue, les deux « grands » sont évidemment Merce Cunningham et Trisha Brown. Ils nous ont appris qu'on pouvait faire un spectacle uniquement avec le sentiment du mouvement – et la dimension humaine sera toujours là, car ces spectacles sont exécutés par des hommes et des femmes. Je ne crois pas du tout à l'abstraction, même si le concept de la chorégraphie est abstrait.

journaliste : quels ont été vos premiers contacts avec la danse américaine ?

dominique bagouet : le premier de mes séjours aux Etats-Unis a été une tournée avec le Ballet du XXème siècle de Maurice Béjart, en 1971 (nous dansions *Nijinski*, *clown de Dieu*). Je me débrouillais pour aller voir en catimini des spectacles de danse contemporaine : j'ai été frappé, off-off Broadway bien sûr, par Paul Sanasardo, Manuel Alum, deux post-José Limon... Et fasciné par des délires au carrefour du music-hall, du théâtre et de la danse, qui étaient là-bas très importants à l'époque. Jennifer Muller, Louis Falco m'ont très vite déçu par leur côté racoleur et démonstratif, mais une très belle liberté de mouvement, chez eux, m'a semblé positive. Je dois préciser que la première Américaine qui m'a fait sortir de mon univers béjartien a été Carolyn

Carlson, dans les années 70. Je lui ai demandé de travailler avec elle ; j'avais une formation tellement classique que j'ai pris une véritable claque, j'ai dû bosser comme un malade, mais ce fut le déclic. J'ai passé une année entière à New-York, en 1975, où j'ai pris jusqu'à trois cours par jour (ce qui ne m'est plus jamais arrivé !) et vu autant de théâtre que de danse. Dans ma génération, nous avons tous eu une histoire d'amour avec New-York...

journaliste : et vos rapports avec Merce Cunningham ?

dominique bagouet : je dois avouer que lorsque j'ai vu pour la première fois un de ses spectacles, en 1969, à l'Odéon je crois, je suis parti avant la fin. Je n'avais rien compris – c'était normal, me semble-t-il, pour un danseur jusque là enfermé dans l'univers classique. J'ai pris mes premiers cours avec lui en 1981, dans son studio de Westbeth – mais je connaissais déjà son enseignement par l'intermédiaire de Kilina Crémona, son élève. A l'époque, mon maître en France était Peter Goss, davantage relié à la technique Limon : il m'a énormément appris, mais j'avais envie de découvrir de nouvelles dimensions, de voir cette technique Cunningham et de la ressentir de l'intérieur. Il m'en est resté des traces – la rigueur, la précision, le souci d'aller très loin dans la recherche du mouvement, par exemple en ce qui concerne l'axe du dos, le rapport à la stabilité, à la multidirection, etc – mais je ne l'ai pas gardée comme technique fondamentale dans l'entraînement de ma troupe. J'ai souhaité la digérer, l'intégrer en fonction d'autres recherches menées en France : sur l'importance de la kinésiologie par exemple, ou d'un certain travail pas éloigné du yoga. Et aussi en fonction de l'apport de danseurs-pédagogues venus dans ma compagnie, comme Michèle Rust, Sylvie Giron ou Bernard Glandier. Les rapports de communication entre chorégraphes et interprètes sont différents, je pense, aux Etats-Unis et ici : moins déférents devant le « boss », les nôtres expriment davantage leurs désirs, leurs remises en question. C'est plus difficile à gérer, mais cela fait certainement mieux avancer les recherches.

J'ai pratiqué ce qu'on appelle le « travail corporel », lié à la connaissance et au respect de l'anatomie – certes, la danse classique aussi connaît et respecte l'anatomie, mais elle n'a pas les mêmes objectifs dans la qualité du mouvement. C'est avec une Américaine, Rosella Hightower, que j'ai étudié la danse classique : j'ai retrouvé plus tard les bases que son enseignement m'avait apportées, et qui me permettent de n'avoir pas de problèmes avec les danseurs classiques qui viennent chez moi, comme Olivia Grandville. Par ailleurs, notre isolement à Montpellier a été une bonne chose : notre désir a été d'amasser, de constituer une forme de travail qui a pris sa propre indépendance, et qui possède aujourd'hui son autonomie.

journaliste : que vous a apporté plus particulièrement Trisha Brown ?

dominique bagouet : c'est peut-être à elle que je suis resté le plus fidèle, en tant que spectateur, en raison de sa dimension de plasticienne, de sa fluidité presque magique, à couper le souffle. Je signale au passage que je ne suis inconditionnel ni de Cunningham ni de Brown : il peut y avoir dans leurs spectacles des choses qui me déplaisent.

J'ai été également bouleversé par les travaux de Steve Paxton et Lisa Nelson, leur qualité d'improvisation (ils ont été à la base de la technique dite

« contact-improvisation »). Je trouve scandaleux qu'ils demeurent inconnus en France. Comme l'a été le Ridiculous Theatre de New-York, que j'ai vu en Belgique, et dont le vrai travail burlesque a eu pour moi une importance ; il a, hélas, disparu à la mort de son fondateur, Charles Ludiam, il y a quatre ans.

journaliste : vous avez parlé jusqu'ici de vos rapports personnels avec les américains. Comment considérez-vous ceux qu'entretiennent avec eux les autres chorégraphes français ?

dominique bagouet : la danse contemporaine française me paraît actuellement, vis-à-vis d'eux, dans une période de rejet, ou de digestion. Elle a été à une certaine époque, incontestablement, sous influence ; aujourd'hui beaucoup de chorégraphes ont le souci de leur autonomie, même si les américains ont laissé des traces indélébiles dans le travail technique de certains. Car il y a eu, entre temps, Pina Bausch, le butô, les recherches sur le baroque... On ne pouvait demeurer indifférent à tout cela. On baigne en France dans un « jus » dont il faut se méfier, car il n'est pas commode d'y retrouver ses billes...

journaliste : approuvez-vous la tenace fidélité que témoigne le Festival d'Automne aux chorégraphes américains, et tout spécialement à Merce Cunningham ? Ne vous semble-t-elle pas s'exercer, à de rares exceptions près, au détriment de la danse contemporaine française ?

dominique bagouet : je trouve très bien que le Festival d'Automne soit fidèle à Cunningham, cette permanence fait son identité et la force d'une relation. Cunningham est en quelque sorte sa figure emblématique, c'est très positif. Quand à la danse contemporaine française, le Festival a sans doute éprouvé le besoin, pendant toutes ces années, de prendre du recul vis-à-vis d'elle : je le répète, elle n'est pas facile à appréhender...

journaliste : le voyage aux Etats-Unis reste-t-il indispensable à un jeune danseur français ?

dominique bagouet : non, c'est du domaine du passé. Il reste utile mais pas indispensable : on peut aujourd'hui former en France d'excellents danseurs modernes. En revanche, je plains beaucoup les danseurs américains : leur catastrophique situation économique est aggravée par la fureur puritaine qui s'empare là-bas de la culture. Nous ne pouvons y rester insensibles.

journaliste : en conclusion, la danse française serait-elle ce qu'elle est sans les américains ?

dominique bagouet : certainement pas. S'il y a rejet, c'est qu'il y a eu importance. Maintenant, il m'amuserait de savoir si la danse contemporaine française aura une influence sur de jeunes chorégraphes américains... Il est sans doute un peu tôt pour le savoir. En tout cas, les danseurs américains sont de plus en plus nombreux à venir travailler avec nous.

propos recueillis par sylvie de nussac, le monde - décembre 1991.